

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 36

Artikel: Générosité française et loyauté allemande : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sa tsanson ein no ie tsantâve :
« Ame mè bin, sâi bon Vaudois. »
Ah ! l'ètâi biau quand dèvezâve
Noutron crâno vilhio patois !

Dau payi l'ètâi la vetira ;
De la ramira, lo boquiet ;
Dau pridzo l'ètâi la prêira
Et de la fordze lo soclliet ;
De la benna, lo biau pegnet
Qu'è plliein de mâ que ravigote.
A noutrè pére, lè Vaudois,
L'allâve justo à lau potte,
Noutron crâno vilhio patois.

Et lè elliotsette dâi z'ermaille,
Et la moletta su la faux,
L'iguie que décheint dâi tsenau,
La tsèri que fâ son terrau,
Lo vin que dau bossaton câole,
Dein noutron bi payi vaudois,
L'odvra dâi sapalon, dâi birole,
Dezant lau dzouïo ein patois.

Tot d'on coup... Qu'è-te que sè passe ?
Pouïro patois, tsouïe tè bin !
Tè vaillant mau. On tè rognasse.
Fant contre tè dâi sacremin...
T'atteindant lè, su lo tsemin,
Po tè bailli 'n' èmèluâte.
Vâi-to ? — L'è lo français-vaudois
Que t'â fotu ellia chêtênâie,
Te tsi ! te sâgne ! mon patois !

Dèvezâ pllian ! L'è bin malâda
Cllia brava leinga. Ti sè dzo
Le sant comptâ, l'â la châ frâida,
Accuta-la ! Dieu ! quin gorgot !
La fau veilli, l'è âi rancot :
Einvouï queri lo menistre,
Voutr'âma s'èin va, bons Vaudois,
Cllioude lè veintò dâi fenitre :
L'è môo noutron vilhio patois.

MARC A LOUIS.

Contre l'incompatibilité d'humeur. — On assure qu'autrefois, à Zurich, on enfermait dans une tour, pendant deux semaines, le mari et la femme qui voulaient divorcer pour incompatibilité d'humeur.

Ils n'avaient qu'une seule chambre, un seul lit, une seule table, une seule chaise, une seule assiette, un seul verre, un seul couteau.

Il était rare qu'ils ne fussent pas réconciliés au bout d'une semaine.

C'est bien ça. — Un auteur a comparé les critiques au vin des pays qui ne peuvent jamais faire un bon vin, mais qui peuvent faire un excellent vinaigre.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

2

Générosité française et Loyauté allemande.

Les plus grandes joies de cette vie sont assez souvent les plus courtes, et nos amants l'éprouvèrent. Au moment qu'on était occupé des arrangements futurs, le capitaine reçut l'ordre de partir le lendemain avec son corps pour aller à la rencontre des Russes. Qu'on se représente la consternation générale. Perdre un hôte aimé de toute la famille était déjà cruel, mais voir s'éloigner tout à coup pour s'exposer à tous les périls de la guerre le futur époux d'une fille unique, était plus douloureux que la mort. Mais qui est maître de son sort ? Le capitaine fit à sa promesse, avant de s'en séparer, des présents considérables, et lui donna entre autres une très belle bague. Il reçut également plus d'un souvenir précieux de sa bien aimée, et l'on se quitta en renouvelant les serments d'une

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

(Un de nos amis d'une petite ville romande nous demande l'insertion de la lettre suivante. Nous croyons, en répondant à cette demande, faire plaisir aux habitants d'une localité où notre journal compte beaucoup d'amis.)

Le cinquantenaire de la « Perce-Oreille ».



« Notre vaillante fanfare, la Perce-Oreille, a célébré dimanche dernier le cinquantième anniversaire de sa fondation. Ce fut un événement dans notre ville ; permettez-moi donc de vous en

dire quelques mots.

» Dans le cortège officiel, avant le grand concert donné à deux heures dans le parc par la vaillante fanfare jubilaire, on pouvait admirer des délégations de toutes les sociétés de la ville avec leurs drapeaux. C'étaient *Les Bras de Fer* et les *Jarrets d'Acier*, les hardis gymnastes ; l'*Union des Cordes vocales*, excellent chœur d'hommes ; *Les Enfants de Sainte-Catherine*, le chœur mixte si apprécié ; la *Tremblottante*, la gente estudiantina ; enfin, la *Fanfare des Pochards repentis*, et celle des cheminots, les *Sifflets et Pistons*.

» Le soir, un grand banquet eut lieu dans les vastes salles du Casino. Tout ce que notre ville compte de notabilités y étaient représentés. Au dessert, la série des discours commença interminable.

» On entendit M. *Beck-Howver*, l'éminent représentant de nos autorités cantonales. M. *Alcide Barwar*, le sympathique délégué de l'autorité communale, vint apporter une fois de plus, à la « Perce-Oreille », le salut de l'édilité de notre ville. M. *Bâton*, l'actif président de la vaillante fanfare, fit un court historique de la Société. M. *Möhl*, le dévoué directeur, remercia de la sympathie que lui témoigna l'orateur précédent. M. *Bahr-Itton*, au nom des sociétés chorales, et M. *Q. Ychr*, au nom des fanfares, remirent à la Société jubilaire de superbes coupes.

» Le peu de place dont nous disposons ne nous a pas permis de rendre compte comme nous l'aurions désiré de ces discours dignes de Démosène ; nos lecteurs le regretteront avec nous.

» Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer à la vaillante Perce-Oreille nos vœux les meilleurs, et de lui souhaiter de persévérer dans la voie du succès où elle s'est si résolument engagée. Nous ne saurions mieux exprimer ces souhaits qu'en empruntant à l'éloquence de M.

fidélité dont la mort seule serait le terme, et dans l'espérance de se revoir sous peu pour ne plus se quitter. Il fut convenu qu'on s'écrirait régulièrement. La nouvelle de ta terrible bataille d'Eylau arriva bientôt. Beaucoup de braves, des deux côtés, avaient sacrifié leurs vies à l'honneur et à la patrie. La famille du bon apothicaire tremblait pour son cher capitaine. Les nouvelles tardèrent d'arriver, et cela augmenta les craintes. On commençait déjà à croire sa mort au moins vraisemblable, et la pauvre fille pleurait amèrement quand elle jetait les yeux sur son portrait, ou sur la bague, gage de sa fidélité.

Les nouvelles arrivèrent à la fin. — Mais quelles nouvelles ! Un messageur apporta un soir fort tard une lettre et un paquet. De qui cela peut-il venir ? fut l'exclamation de tous. On se hâta à décacheter la lettre. Elle était du capitaine. Il vit ! il vit ! s'écrient tous ; c'est son écriture. C'était effectivement son écriture ; mais la joie fit bientôt place à une morne tristesse, et le lecteur de la lettre, le bon père, était plusieurs fois obligé de s'arrêter, tant le contenu lui causait de serrements de cœur. « Je vis à la vérité », mandait-il, « si cela s'appelle vivre que de traîner son existence avec un corps mutilé. La bataille d'Eylau me coûte une jambe. Ce sont les fruits ordinaires de la victoire. Je porte actuellement une jambe de bois, et suis devenu habitant de l'hôpital des invalides. Dans cet état, je ne peux et

Beck-Howver la péroraison du magistral discours dont nous avons parlé.

Voici en quels termes s'exprimait l'éminent orateur :

« Après avoir insisté, Messieurs, sur la part énorme que prend la culture musicale dans le développement intellectuel et artistique d'une nation, je me résume en disant que s'adonner à cet art c'est faire œuvre utile et patriotique et contribuer puissamment au développement de notre pays.

» En fondant la Perce-Oreille, vos prédécesseurs ont fait œuvre de patriotes intelligents et éclairés. Continuez, Messieurs, l'œuvre commencée il y a un demi-siècle déjà. Je vous le dis à tous ; à vous flûtes enchanteresses et clarinettes charmeuses ; à vous, pistons poétiques et bugles mélodieux ; à vous, bombardons puissants et grosse caisse sonore ; à vous tous, je vous le dis, continuez ! Continuez à faire retentir les échos de nos cités pour le plus grand bien de notre chère patrie ! J'ai dit. »

Pour copie conforme,
BERT-NET.

ENQUÊTE SUR LA MÉDECINE POPULAIRE

ON nous prie de reproduire les lignes que voici :

« On se rappelle que la Société suisse des Traditions populaires avait organisé, l'an passé, une enquête sur la médecine populaire. En novembre 1910, un appel, accompagné d'un questionnaire détaillé, a été expédié à 1800 personnes environ, savoir : médecins, pharmaciens, sages-femmes, correspondants du Glossaire, enfin de nombreuses autres personnes.

» Les résultats obtenus peuvent être considérés comme très réjouissants.

» Les formulaires rentrés jusqu'ici sont au nombre d'environ 1200.

» Nous citerons, comme ayant contribué à plus à notre collection, M. le Dr R. Meylan, à Moudon, et M. le Dr Teutschländer, de l'Asile de Bellelay. Nous devons également des contributions exceptionnellement nombreuses à MM. Goly, à Lausanne, et L. Martin, à Genève ; M^{mes} Berney-Piguet, à l'Orient (Vallée de Joux) et Louise Saussaz, à Gryon. Il y a eu aussi une forte participation des correspondants du Glossaire des patois romands ; mentionnons entre autres : MM. les instituteurs Berthod, à Bramois ; Coquoz, à Salvan ; Epars, à Chexbres ; Piguet, au Sentier, et Turrian, à Flendruz (Pays-d'Enhaut).

ne veux pas exiger que votre adorable fille, dont je chérirai toujours le souvenir, prenne un boiteux pour époux. L'œil de l'amour n'arrête pas volontiers ses regards sur des corps mutilés, et les sens conservent leur empire jusqu'à la mort. Elle m'est trop chère pour lui offrir mon triste être. Je la dégage donc par la présence de ses promesses, et lui renvoie dans le petit coffret ci-joint tous ses présents, qui ne feraient que me rappeler la perte d'un bien inappréciable. Elle gardera les miens ; ce n'est qu'un très faible dédommagement des pleurs qu'une fille allemande a versés à mon départ. Qu'un époux plus fortuné que moi la rende bientôt heureuse, et je sens que je pourrai bénir tous les deux. »

— Je n'aurais donc aimé que sa belle figure ! Non, c'est à son cœur que le mien s'est donné, s'écria la pauvre Lisette en pleurant. Il est, il doit être à moi, dans chaque situation de la vie ! La jambe de bois est une preuve de sa bravoure, et je verrai si une fille quelconque sera plus glorieuse de son mari que je serai du mien ! Je ne vivrai que pour lui, pour le soigner, le servir. Et si son amour est toujours le même, il n'y aura que la mort qui puisse nous séparer. Ecrivez-lui cela, mon cher père ; mais non, je le lui manderai moi-même.

Le capitaine fut donc instruit sans délai des sentiments de son amante et de ceux de la famille. Rétabli de sa blessure, il se mit en route pour Berlin, fut reçu avec la plus grande cordialité dans la

» Outre les fiches, nous possédons un certain nombre de recueils de recettes anciennes, manuscrites ou imprimées.

» Mais ce n'est pas encore suffisant et la Société sera toujours heureuse d'adresser gratuitement le questionnaire sur la médecine populaire à toutes les personnes qui voudraient bien prêter leur concours à l'entreprise. Il suffit d'avisser, par simple carte postale, M. Tappolet, place de la Cathédrale, 5, Bâle »

MA NON TROPPO

La pie est un bel oiseau, dit un de nos vieux proverbes patois, mais quand on l'entend trop souvent, elle ennuie. Il en est de même de cet instrument de musique qu'on appelle l'accordéon. Tout le monde connaît cet appareil qui, en se plissant et en se dépliant, comme une lanterne vénitienne, actionne une soufflerie, laquelle en faisant vibrer des lames métalliques, produit des sonorités monotones et tintamaresques.

Ne nous occupons pas de cet ennuyeux instrument, étudions plutôt celui qui en joue.

L'accordéoniste est généralement un confédéré d'outre-Aar ou un natif du pays où l'orange fleurit. Il n'use pas du tout de son outil pour ennuyer son entourage, comme on pourrait le croire, il en joue pour sa propre satisfaction.

L'instrumentiste donne les auditions le dimanche dès midi et quelques fois le lundi toute la journée; non pas qu'il s'alcoolise au point de vue de faire le *lundi bleu*; s'il accompagne des amis en goguette c'est un prétexte pour lui de se livrer à son passe-temps préféré.

Le joueur d'accordéon ne parle pas, pour la même raison qu'il est sobre, ce qui n'est pas un mérite, dans le cas particulier. Il n'a pas le temps de s'alcooliser, il n'a pas le temps de causer. Il faut qu'il joue, c'est une manie. Il jeûne parce qu'il n'a pas la sensation de la faim.

Quand il commence le dimanche à midi, il continue sans arrêt jusqu'à tour de cadran complet; rien de la journée de huit heures quand il fait de la musique. L'accordéoniste commence par élargir puis comprimer son instrument, ce qui fait rendre à ce meuble deux ou trois raucous accords en manière de prélude. Dès ce moment vous ne pouvez plus l'arrêter que par des moyens violents tels que, incendie du local ou effondrement de celui-ci.

Le répertoire des instrumentistes est plutôt restreint et se borne à trois ou quatre airs. Cet homme de l'art en ressasse un quatorze ou

maison de sa chère Lisette, et peu de semaines après la fête des noces eut lieu. Ces époux estimables vivent actuellement à Paris dans une parfaite union, et se rendent mutuellement heureux,

Cette anecdote prouve qu'avec un cœur bien placé une jambe de bois peut faire son chemin chez des femmes raisonnables, tout comme une jambe de chair et d'os, ce qui fait grand plaisir au *Messenger Boiteux*, et cela pour cause.

FIN

LE LANGAGE DES ANIMAUX

(Au pâturage.)

L'agni : l'herba est bin bouna !

La faille : Medze-la, medze-la !

Lo muton : Tot est bon, tot est bon !

DJAN-DANIET.

Variante :

L'agni : Alein ài bllà !

La faille : S'on vao, s'on vao !

Lo muton : L'herb' est bal' et bouna !

quinze fois de suite, pour varier, il reprend ce même air un ou deux tons plus bas. Et cela continue sans trêve !

Notre musicien aime son accordéon, il s'hypnotise à l'ouïe des sons qu'il en tire.

L'accordéoniste et son instrument sont inséparables, tel Orphée et sa lyre. Quand il joue, il incline légèrement la tête, il semble causer à son instrument, il prend un air inspiré, clôt à demi les paupières, aspire et foule quelques accords, et voilà notre artiste qui roule pour l'idéal rythmant sa prose musicale de la pointe de son pied droit.

Le tableau ci-dessus s'applique à tous les joueurs d'accordéon en général.

Il y a pourtant des différences dans la manière de jouer et dans le choix des airs, selon que l'artiste est confédéré ou Italien.

Les morceaux de nos confédérés se distinguent par une monotone mélodie qui se répète *ad libitum* et longtemps, souvent accompagnée de *jodels* ou de *jouzzées* à faire trembler les vitres, ponctuée quelques fois de coups de talon sonores. Son instrument est souvent orné de pièces nickelées du plus reluisant effet et agrémenté de timbres métalliques sonores qui augmentent le supplice des auditeurs du voisinage. Les airs de nos voisins d'au-delà des Alpes sont plus gais, plus variés, plus à la mode du jour; les accompagnements s'accordent mieux avec les chants, mais ils sont aussi interminables et aussi agaçants.

Encore un caractère commun à tous les accordéonistes passés, présents, futurs et de toutes nationalités : ils sont tous ennuyeux, parfois.

Puissent ceux qui liront ces lignes n'en pas dire autant de celui qui les a écrites... pendant la canicule.

MÉRINE DEL VAL

PATRIE ET DRAPEAU

Nous ne voulons pas éterniser la discussion sur la question du « toast à la patrie » ; aussi bien avons-nous un peu l'impression de donner des coups d'épée dans l'eau.

Oh ! tout autre qu'un Vaudois, sans doute, n'abandonnerait pas pour si peu la partie. Que lui chaudrait-il d'avoir l'air d'un petit Don Quichotte, partant en guerre contre des moulins-à-vent — messieurs les orateurs voudront bien ne point du tout voir malice à cette image. Il continuerait la campagne envers et contre tous. Et les munitions, pour sûr, ne lui manqueraient pas ; certains « toasteurs » lui en fourniraient à satiété.

Son insistance forcerait peu à peu l'opinion.

On écouterait avec plus de curiosité, sinon avec plus d'attention et de recueillement, ces « toast à la patrie » ; on les méditerait, on les disséquait, et l'on ne tarderait pas à s'apercevoir combien, dans le nombre et parmi les plus copieux, ne sont que de pauvres ballons de baudouche, dont un simple coup d'épingle anéantit la majestueuse ampleur.

On sourirait à ces grands éclats, à ces grands gestes, à ces grands mots. Le sourire, en pareille occurrence, est souvent le pronostic du bon sens et le précurseur de la conversion.

On risquerait, en dépit de la solennité de la tradition, quelques petits signes d'impatience, qui s'adresseraient, bien entendu, à l'orateur et non à la patrie. Enfin, à la péroraison, les applaudissements seraient plus rares, plus discrets ; et il n'y aurait pas là sacrilège, car neuf fois sur dix le toasteur fait tort à la patrie de ces acclamations, qu'il prend pour lui seul.

Ainsi, peut-être, arriverait-on peu à peu au désir général d'une manifestation plus originale, plus spontanée et non moins solennelle de nos sentiments patriotiques, dans nos fêtes et banquets. Le toast à la patrie n'en serait point pour cela banni : il y en aurait moins, peut-être, ce qui n'en diminuerait pas le prix, au contraire.

Et les orateurs qui s'y risqueraient ne seraient plus que ceux qui savent dire beaucoup en peu de mots.

Mais les pessimistes objecteront que pareille chose est trop belle pour qu'on en puisse espérer la réalisation.

En fait de toasts courts, en voici un. Il a été porté au banquet de l'abbaye d'un de nos villages dont on nous a demandé de taire le nom :

« Citoyens !

» Si jamais les puissances étrangères venaient » chez nous, on leur dirait : « Allez chez vous ; » nous sommes chez nous ! ! »

Bravo ! Vive l'orateur !

Il a fort bien parlé,

Buvons à sa santé !

Buvons, ons, ons... buvons, ons, ons .. à sa santé,

Il a... fort bien parlé !

Buvons, ons, ons... buvons, ons, ons, etc.

Et maintenant, nous devrions bien plutôt apporter à saluer le drapeau, emblème de la patrie, aimée et respectée, un enthousiasme égal à celui que nous mettons à applaudir les toasts de nos banquets. C'est là du patriotisme élémentaire, si l'on peut ainsi dire, et ce n'est pas notre fort.

A l'occasion des manœuvres du 1^{er} corps d'armée, *La Liberté*, de Fribourg, et *La Suisse libérale*, de Neuchâtel, ont publié, à ce propos, de très justes remarques.

Voici ce que dit, entre autres, ce dernier journal. Nous abrégions un peu :

« D'un pas alerte et cadencé, le bataillon 13 a traversé Neuchâtel. Quand le drapeau a passé, plusieurs spectateurs se sont découverts. Respect à ce geste tout simple, oui, mais presque audacieux chez nous.

» C'est un des étonnements de maints citoyens suisses et d'étrangers nombreux — de Français surtout — de voir combien peu le salut des civils au drapeau s'est introduit dans nos mœurs. Y pense-t-on seulement ? Personne ne nous a enseigné cet acte si simple : le salut silencieux au drapeau, quand un bataillon passe. De tous les gestes par lesquels s'exprime le patriotisme, il en est peu qu'on accomplisse plus aisément. Notez qu'il est silencieux, ce qui ne fait pas sa moindre originalité.

» Allez donc en France, par exemple, et voyez. Il n'y a pas bien longtemps que, passant à Lyon, j'eus l'occasion toute fortuite d'assister aux obsèques d'un général de division. Près de la gare, les régiments de fantassins et les escadrons de cavalerie étaient massés. Quand cette belle troupe défila, serrés coude à coude, au bord du trottoir, les spectateurs regardaient, graves, recueillis ; et, quand passait le drapeau d'un régiment, tous les chapeaux et toutes les casquettes s'abaissaient. Pas d'emphase ; aucune ostentation ; ce salut était habituel et paraissait tout naturel.

» Que n'en faisons-nous autant ? Notre amour de la patrie n'est pas moins authentique que celui des Français. Pourquoi faut-il qu'il demeure si peu démonstratif, aux heures où nous pourrions le souligner d'un geste silencieux et grave ? Hélas, notre patriotisme est en passe de devenir plus bavard qu'aucun autre. A quoi bon tant de discours et de fanfares, si nous ne savons pas, aux rares fois où notre armée défile dans nos cités, saluer le drapeau.

» C'est une habitude à prendre ; c'est un enseignement à donner dans nos écoles.

» Ainsi, mes amis, quand le drapeau de nos bataillons passe, chapeau bas ! » J. M.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO